

Bulletin **UNE HISTOIRE... À SUIVRE!**



Une histoire... à suivre! Bulletin semestriel, 2,00 \$
Société d'histoire de la Rivière-du-Nord, Printemps 2015

*Les métiers
d'antan*

Printemps 2015, no 35




Société
d'histoire
de la
Rivière-du-Nord

Le mot de la Présidente

Les temps incertains apportent leur lot de coupes budgétaires dans tous les secteurs d'activités. La culture n'est pas épargnée, mais nous possédons des moyens qui nous permettent d'aller de l'avant : le partenariat, l'appui de nos membres et l'implication des bénévoles. Ces contributions sont importantes puisqu'elles ont rendu possible la création d'un poste permanent, d'accueillir de futurs techniciens en archivistique et possiblement en muséologie l'été prochain.

Le maillage, entre la Société d'histoire et ses différents partenaires et intervenants, permet de réaliser de multiples projets d'envergure historique et patrimoniale qui assurent des emplois, des stages sinon l'acquisition d'expérience en milieu de travail.



Au fil des ans, nous avons donc réussi à proposer à la population de la MRC de la Rivière-du-Nord des expositions, des conférences, des soirées d'échanges sur des sujets au contenu historique varié. Tout ce travail serait impossible sans l'apport de tous les bénévoles qui ne comptent pas leur temps. Sans eux, il faudrait oublier les heures de préparation nécessaires à bien ficeler toutes nos activités.

Nous sommes dorénavant en mesure de faire profiter d'autres organismes de notre expertise, entre autres en gestion documentaire, mais également en rédaction de textes et en montage d'expositions classiques ou virtuelles. En tant que centre d'archives agréé par Bibliothèque et Archives nationales du Québec, nous sommes fiers de pouvoir vous offrir un éventail de services qui nous l'espérons sauront répondre aux besoins de notre communauté.

Suzanne Marcotte

Présidente

<i>Le mot de la Présidente</i>	1
Le fléché, un héritage à conserver	2
Les Cercles de Fermières	4
<i>Texte savoureux</i>	9
Les métiers anciens	9
<i>Le coin des membres</i>	14
Les propriétaires de l'Hôtel Aubry	14
<i>Sortie</i>	22
Conférence	22
Livres	23
<i>Saviez-vous que</i>	24
<i>Dossiers</i>	24
Services-conseils en gestion documentaire	24
<i>Chronique</i>	25
Histoire des cartes postales – 8^e chronique	25
<i>En direct du Conseil d'administration</i>	29

Le fléché, un héritage à conserver

La ceinture fléchée de l'Assomption est la plus connue de toutes les ceintures tressées, parallèlement, c'est aussi celle qui a été la plus produite. Il faut retourner à la fin du XVIII^e siècle pour comprendre l'importance du rôle de ce bourg dans le commerce de la ceinture traditionnelle, majoritairement produite aux fins de la traite des fourrures. Plusieurs membres de la Compagnie du Nord-Ouest vinrent s'établir à l'Assomption en 1780. Le village se démarquera, par la suite, par l'importance de sa communauté marchande dont la force se composa essentiellement de la vente de produits locaux, ou importés, et sur le commerce des grains, du bois et des fourrures.

Il est difficile d'établir avec exactitude la date de confection de la première ceinture fléchée. Aucun document ne prouve l'existence de ceintures de laine à motifs de flèches nettes ou flèches avant 1798. Il y avait à ce moment-là plusieurs variétés de ceintures comme en témoignent les livres de comptes des Compagnies du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson fusionnées en 1821. Il y a eu la worsted sash en 1799, la ceinture à flèches en 1801, la ceinture à flammes en 1803, la fine worsted belt en 1821. Ce n'est que dans les années 1840 que l'Assomption Belts fait son apparition dans les livres de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Pour arriver à produire une ceinture d'une aussi grande finesse et d'une aussi grande qualité, qu'est la ceinture de l'Assomption, il a été nécessaire que les artisans aient acquis un important savoir-faire issu du chevron, tressage au doigt antérieur au fléché. Il n'existe que très peu d'exemplaires de ceintures dites de transition (ceintures à flèches ou flèches nettes produites au début du XIX^e siècle) précurseurs de la ceinture de l'Assomption. La plus vieille, retrouvée jusqu'à ce jour, est conservée au Musée de la guerre à Ottawa. Il s'agit de la ceinture du général Isaac Brock mort en 1812.



Costume de Isaac Brock

Vient ensuite l'ère de l'apogée de la ceinture fléchée traditionnelle de l'Assomption. Dès 1830 la commercialisation de la ceinture évolua, en partie, vers le nord-est soit la région de St-Jacques autrefois appelé St-Jacques-de-l'Achigan. De 1837 à 1870, Salomon Bélanger, un commerçant de cette région, s'imposera comme un des commerçants officiels des ceintures de l'Assomption. Trois groupes prédominants se feront acquéreurs de la production : les commerçants de Montréal, la clientèle régionale et bien entendu la Compagnie de la Baie d'Hudson qui les expédiera dans tous ses postes de traite à travers l'Amérique du Nord.

Il faut savoir qu'à cette époque, les ceintures de l'Assomption étaient standardisées, facilitant ainsi le travail des artisans. Par standardisation, nous parlons de l'uniformisation des couleurs, des dimensions et des motifs. La ceinture traditionnelle de l'Assomption avait comme motif la flèche, la flèche nette ou quelquefois les deux motifs combinés. Les couleurs étaient : rouge au cœur et en bordure, écru, gros bleu, petit bleu, jaune et vert. La majorité de la production était entre 4 et 6 pouces de large. Les bourgeois et notables en commandaient de plus larges c'est-à-dire jusqu'à 12 pouces. Elles ont 72 pouces de longueur de tressage avec des franges entre 30 et 33 pouces chacune, comprenant 1 ou 3 pouces de tresses et la différence est torsadée

Après les années 1870, cette première industrie domestique au Canada déclinera après l'arrivée des ceintures produites, à la demande de la Compagnie de la Baie d'Hudson, à Coventry en Angleterre ainsi qu'à l'intervention du curé Tancred Viger qui encouragea ses ouailles à délaisser le fléché peu rémunérateur (30 cents pour une petite ceinture, 35 cents pour une

grande et souvent payé en coupons échangeables au magasin) pour s'orienter vers les travaux de couture. Les ceintures de Coventry, ceintures produites sur des métiers à tisser, ne se comparent en aucun cas aux ceintures tressées au doigt beaucoup plus longues à produire et de qualité infiniment supérieure.



Ceinture traditionnelle
l'Assomption

Heureusement, quelques artisanes voulant continuer à produire et à transmettre leur savoir ont perpétué la tradition. Malheureusement le nombre restreint de porteurs de traditions à porteurs de traditions aura un impact sur la qualité de la ceinture. L'arrivée de nouvelles fibres et de nouvelles couleurs chimiques auront aussi des répercussions quant à la reproduction des ceintures à facture ancienne. La tradition de la ceinture fléchée connaîtra deux périodes de regain.



Ceinture Coventry

L'historien, archiviste et journaliste Édouard-Zotique Massicote ainsi que l'ethnologue Marius Barbeau ont grandement contribué à préserver la ceinture. M. Massicote découvre la beauté de la ceinture fléchée en voyant Mme Françoise Brouillette-Venne tressant une ceinture lors d'une exposition en 1927. Dès lors, il affirme que la ceinture fléchée est un chef-d'œuvre de l'industrie domestique du Canada. Marius Barbeau, par ses écrits et ses archives, démontre l'intérêt qu'il avait pour le fléché. Ils permettront à la ceinture fléchée de pouvoir être vue et exhibée à l'occasion de manifestations culturelles.

Lors de ces occasions, des démonstrations de la technique seront assurées par des artisanes de la région de Lanaudière soit Mme Napoléon Lord (Élisabeth Mireault), sa fille Alice ainsi que Mme Odilon Vigneault (Marie Gaudet). Elles transmettront ensuite leur savoir-faire à des religieuses ainsi qu'à des enseignantes laïques, notamment l'École des arts domestiques de Québec, et d'autres personnes intéressées par le fléché.

Après la Seconde Guerre mondiale, un courant réformiste entraîne le déclin de la pratique du fléché. Des techniques traditionnelles quittent les institutions d'enseignements. Petit à petit, elles disparaissent faute d'artisanes pour perpétuer la tradition.

Le fort sentiment nationaliste du début des années 1970 pousse la population à connaître son histoire, ses origines. Il y a un intérêt grandissant pour les techniques traditionnelles, pour les travaux manuels et pour l'artisanat. Cet intérêt se manifeste par la création d'une association : l'Association des artisans de ceinture fléchée du Québec inc. M. Pierre Bélanger, maître-artisan, qui a bénéficié des conseils de Mme Phidias Robert (Flore-Ida Chevalier) a été un des membres fondateurs de la section Lanaudière de l'association nationale.

En 1986, les membres de la section Lanaudière choisissent de fonder une organisation autonome, l'Association des artisans de ceinture fléchée de Lanaudière inc. est née. Les membres de l'association multiplient les moyens pour transmettre et diffuser le fléché dans la région : cours, ateliers, expositions, émissions à la télévision, articles, participation à des colloques, etc. Leur mission est de promouvoir et de conserver l'art de la ceinture fléchée.

En 2014, l'association dépose un dossier au Ministère de la Culture et des Communications pour que soit désignée au patrimoine immatériel la pratique du fléché.

Elle se dote aussi d'une ceinture, issue d'un concours, qu'elle prête à des artistes, artisans ou exposants qui voudraient porter une ceinture de qualité. Cette ceinture se nomme La Trade en référence au traditionnel, mais aussi à la trad des fourrures.



Au moins cinq grandes ceintures de l'Assomption ont été produites en 2014

Voici La Trade tressée par l'artisane Hélène Blouin. 100 % laine retorse, teinture végétale.



Bien que notre savoir-faire demeure ancestral, nous utilisons des outils contemporains pour promouvoir la ceinture fléchée. Nous avons une page Facebook, un courriel : infleche@gmail.com et le livre *Histoire et origines de la ceinture fléchée traditionnelle dite de l'Assomption* en est à sa deuxième édition, un des livres les plus exportés à l'étranger par la maison d'édition Septentrion.

Même si l'association porte le nom de Lanaudière, nos membres proviennent essentiellement du Québec, mais aussi du Canada et d'Europe. Tout le monde y est bienvenu.

L'Association des artisans de ceinture fléchée de Lanaudière inc.

Histoire de Femmes

Les Cercles de Fermières

Début du XX^e siècle, devant l'urbanisation croissante, les autorités civiles et religieuses tentent de contrer la désertion des campagnes. « Comme l'on reconnaît l'importance du rôle de la femme dans le maintien du retour à la terre, plusieurs écrits et discours ne se gênent pas pour les désigner comme les responsables de l'abandon des terres familiales et de l'exode vers les villes ».

C'est à cette époque que l'idée d'introduire une organisation d'économie domestique fait son chemin. Bien que plusieurs modèles soient étudiés, c'est celui de la Belgique qui est retenu. On en importe les objectifs, les structures et le mode de fonctionnement.



Alphonse Désilets

Ce sont donc deux agronomes du Ministère de l'Agriculture, messieurs Alphonse Désilets et Georges Bouchard, qui sont à l'origine des Cercles de Fermières. Le premier cercle à voir le jour est celui de Chicoutimi en 1915. Cette association regroupe des femmes et des jeunes filles de milieux ruraux. Les rencontres leur permettent en quelque sorte de briser l'isolement, de mieux se connaître et d'échanger sur leur quotidien afin de s'entraider.



Georges Bouchard



Fondation du Cercle de Chicoutimi 1915

Les Cercles de Fermières deviennent rapidement un lieu d'apprentissage que ce soit pour le jardinage, prendre soin des poulaillers, tenir le budget du ménage et bien sûr la transmission des arts domestiques et des techniques comme le tissage, le tricot, etc. Le ministère fournit aux membres des Cercles de Fermières : des graines pour les semences au printemps, des volailles et aide à la construction de poulaillers modernes, des œufs d'incubation, des ruches, des outillages apicoles et des livres et revues sur l'agriculture.

Rapidement, on assiste à la popularité de ce regroupement. De 6 cercles recensés en 1916 avec 295 membres, on connaît une ascension notable en 1926 avec 100 cercles et 6 225 membres, en 1936 on compte 308 cercles avec 19 665 membres, on arrive en 1979 avec des records 853 cercles et 75 199 membres. De nos jours, 34 000 membres se partagent dans 648 cercles.

La devise de l'association :
« **Pour la terre et le foyer** »



Les statuts et règlements sont implantés dès 1919. Devant la popularité du mouvement, des restructurations s'imposent. Mlle Anne-Marie Vaillancourt, alors directrice des Cercles de Fermières au Ministère, présente lors du congrès de 1940, devant 17 déléguées, l'idée de regrouper les cercles en fédérations. Des congrès provinciaux permettent aux présidentes des fédérations de se regrouper pour obtenir l'information qu'elles redistribuent aux membres.

Aux mêmes moments, l'aumônier de l'Union catholique des cultivateurs (UCC) voudrait bien rallier les Cercles de Fermières pour qu'ils deviennent la section féminine de l'UCC. De cette façon, le clergé pourra garder le « contrôle » sur les cercles.

On assiste à une « guerre de pouvoir » du clergé. Dans certaines paroisses, les femmes qui n'adhèrent pas à l'Union catholique des Fermières (UCF) se voient refuser la communion, certaines reçoivent des menaces : « votre fils ne pourra être ordonné ». Des pamphlets circulent affirmant que les Cercles de Fermières, œuvre de l'État, sont une menace pour la religion catholique. Après un an d'activités, certaines ont rejoint le rang de l'UCF. En 1945, l'UCF compte 131 cercles et 5 500 membres.

Plus tard et selon leur évolution vers les Cercles d'économie domestique (CED) puis vers 1960, la fusion de l'UCF et des CED fera place à une nouvelle association l'Association féminine pour l'éducation et l'action sociale (AFEAS).

C'est aussi vers les années 60 que les Cercles de Fermières, devant le désengagement du Ministère de l'Agriculture et de la Consommation à leur égard, se dotent de nouvelles structures. Un conseil général formé de 7 membres et élu par les 23 présidentes des fédérations pour un an chapeaute l'ensemble. Ce conseil devient le comité exécutif provincial (CEP). En 1968, un raffinement de la charte redéfinit les buts de l'association. Désormais, cette charte entérine la vocation « moderne » des CFQ.



Au fil des ans, les CFQ entament un processus permettant aux membres des cercles d'acheminer des recommandations jusqu'aux gouvernements concernés, que ce soit sur la famille, le bien-être et la santé des individus, etc.

Depuis 1979, une revue entièrement dédiée aux Cercles de Fermières est distribuée aux membres. À ses débuts, la revue Fermières contient des articles d'actualité, d'arts textiles, des recettes, etc. Aujourd'hui, dans une présentation plus moderne la revue l'Actuelle remplace la revue Fermières, mais son contenu reflète la Fermière d'aujourd'hui.

Les buts fondamentaux de l'association demeurent : l'amélioration des conditions de vie de la femme et de la famille ainsi que la transmission du patrimoine culturel et artisanal.

Les Cercles de Fermières ont su s'adapter au fil des ans, 98 % des 34 000 fermières habitent en milieux urbains. Leur mission autant sociale que culturelle témoigne de leur raison d'être et du fait que l'association féminine la plus importante du Québec, les Cercles de Fermières du Québec fêtent cette année, leur 100^e anniversaire d'existence!

Le Cercle de Fermières Saint-Jérôme



Cette photo a été prise en 1950 lors de la cérémonie de réorganisation du Cercle de fermières de Saint-Jérôme. On aperçoit au centre Mme Pauline Cadieux présidente, des membres du conseil d'administration, le curé de Saint-Jérôme Léopold Nantel, les curés des paroisses de Saint-Jérôme Philippe Labelle, de Sainte-Élisabeth P.A. Allaire, de Sainte-Marcelle J.A. Lemay et J.A. Parenteau, agronome du district.

C'est suite à une lettre parue dans l'Avenir du Nord, journal jérômien de l'époque que le 19 décembre 1950 se réunirent 22 femmes dans le but de former un Cercle de Fermières. Soirée importante en présence des notables de la ville de Saint-Jérôme soient : monsieur le maire, messieurs les curés de différentes paroisses soit Philippe Labelle, curé de Saint-Jérôme, P.H. Allaire, curé de Sainte-Paule, Albert Lemay, curé de Sainte-Marcelle, l'agronome du comté, des représentantes du

Conseil régional et une technicienne du gouvernement. Les deux femmes à l'origine de cette rencontre sont madame Pauline Frégeot-Cadieux et mademoiselle Marguerite Desjardins.

Le 16 janvier 1951 se tenait la première rencontre officielle du nouveau Cercle de Saint-Jérôme à l'école Saint-Joseph. Madame Cadieux présidera les réunions devant 55 nouvelles recrues qui s'ajoutent à la liste des membres portant le nombre de membres à 77. La Fédération 16, formée déjà depuis quelque temps, comptait un cercle de plus...

Timidement, mais sûrement, les fermières prenaient leur place dans la communauté. Les administratrices ont tôt fait de s'inscrire aux journées d'étude offertes par le comité régional afin de connaître à fond les raisons d'être de cet organisme. Les inscriptions vont bon train et les membres profitent des ateliers offerts par les techniciennes du gouvernement sur les différentes techniques artisanales.

C'est bien beau, mais il faut trouver des moyens de financer nos activités. Les locaux du début nous sont prêtés. Cependant, il faut s'équiper. Des chaises, des tables, des accessoires pour les ateliers de couture, de tissage, de tricot ont tôt fait de meubler le local, comme en témoignent les inventaires répertoriés dans nos archives. Des danses à l'Hôtel Bouvrette, des parties de cartes apportent les ressources pour subvenir à nos besoins.

Le Cercle de Fermières s'implique déjà ardemment dans la communauté. En plus de supporter les « bonnes œuvres » de monsieur le curé, les membres du cercle de Fermières viennent en aide à des familles démunies en habillant un enfant pour sa première communion.

Les années passent, les inscriptions vont bon train. Les participations aux concours inter-cercles et autres permettent aux Fermières de Saint-Jérôme de rafler plusieurs prix.

Devant la popularité et le membership grandissants, la technicienne du gouvernement et monsieur l'agronome invitent les dames à fonder un deuxième cercle à Saint-Jérôme. Donc, c'est en janvier 1959, en présence de monsieur le curé de Sainte-Paule, l'agronome et la technicienne du gouvernement qu'un nouveau cercle se forme : le Cercle de Fermières Sainte-Paule. Division au sein d'un cercle, qui reste à Saint-Jérôme et qui adhère au nouveau cercle. Bien sûr, le nouveau cercle conserve les locaux du sous-sol du presbytère Sainte-Paule.



Le Cercle de Saint-Jérôme doit se refaire un conseil, la présidente actuelle étant devenue la présidente de Sainte-Paule, et aussi partir à la quête d'un nouveau local pour les activités du cercle. C'est à ce moment que le Cercle de Saint-Jérôme a été accueilli au 124, rue Marie-Victorin. Les parties de cartes se tiennent au sous-sol de la Caisse Saint-Jérôme. En 1964, un local gratuit nous est offert. On se retrouve alors dans l'Édifice du département de l'Agriculture sur la rue Parent (la Maison Blanche). Les assemblées ont cependant lieu à la salle de la Coopérative sur la rue Lachaine. Les parties de cartes se

tiennent maintenant à l'école Dubois. C'est le 9 avril 1969 que le cercle emménage enfin dans un nouveau local au sous-sol de la cathédrale de Saint-Jérôme, dans la salle Frenette. Le cercle compte alors 69 membres et l'inscription coûte 50 cents. C'est en juin 2006 que les Fermières déménageront dans leur local actuel soit la salle Labelle au sous-sol de la cathédrale.



Le Cercle de Saint-Jérôme se démarque à plusieurs reprises lors des expositions régionales. Telle une ruche, les artisanes s'y affairant chaque jour, concrétisant de nombreux projets. La continuité, l'apprentissage et préservation de notre patrimoine artisanal sont assurés chez nous. Les tisserandes sont nombreuses à produire de magnifiques pièces pour l'exposition locale et pour certains chanceux qui peuvent s'en procurer lors des journées portes ouvertes.



Des journées « activités de couture » et « matinée tricot » rassemblent les dames qui aiment coudre et tricoter. Les morceaux réalisés à l'atelier de couture sont disponibles pour la vente au profit du cercle. Il ne faut surtout pas oublier que pour avoir les deux locaux que nous occupons au sous-sol de la cathédrale, nous devons défrayer un loyer assez important. Les journées Spaghetti, les Journées de la culture, la Magie de Noël et l'exposition annuelle sont quelques activités qui assurent notre survie.

De nombreux ateliers sont offerts aux membres. Tricot, dentelle, tissage, vitrail, couture et autres bricolages permettent des échanges intéressants tout en apprenant de nouvelles techniques.

Les membres du Cercle de Saint-Jérôme, fidèles à leurs prédécesseurs, continuent leur implication sociale dans les œuvres telles OLO, MIRA, la maison Pause-Parents, le centre Marie-Ève, la maison de soins palliatifs, les Greffés, etc. Aujourd'hui, plus de 100 membres continuent de rendre vivant le cercle de Saint-Jérôme.

Pour souligner l'importance des membres des Cercles des Fermières, mademoiselle Anne-Marie Vaillancourt, technicienne du gouvernement dans les années 50 répétait souvent ces paroles :

« Tant vaut le membre, tant vaut le cercle... Une organisation ne vaut que ce que valent ses membres... »

Murielle Provencher
Vice-présidente

Références :

Cercle des Fermières de Saint-Jérôme

Le collectif CLIO, L'histoire des femmes au Québec, Les Quinze éditeurs ,1983
Yolande Cohen, Des Femmes de paroles éditions le Jour, 1990
Site Web les Cercles de Fermières du Québec www.cfq.qc.ca

Textes et recherches historiques

Invitation aux chercheurs et amateurs d'histoire

Nous vous réitérons notre invitation à nous soumettre vos textes, articles, extraits de livres issus de vos recherches historiques. Nous sommes intéressés à insérer vos découvertes et réflexions dans les pages du bulletin Une histoire... à suivre!



Nous sommes toujours très heureux de faire partager vos découvertes avec les membres de la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord.

N'hésitez pas à communiquer avec nous par courriel à l'adresse suivante courriel@shrn.org en y joignant votre texte pour publication.

Line Renaud
Secrétaire

Texte savoureux

Notre Centre d'archives recèle, entre autres, nombre de textes qui illustrent magnifiquement les lieux, paysages, situations et visions de ceux qui nous ont précédés. Ce regard que nos ancêtres portaient sur leur temps peut parfois nous paraître amusant ou choquant, selon le cas, mais il mérite qu'on s'y intéresse.

Je me suis fait la réflexion que nous oublions trop facilement qu'autrefois rien ne venait tout fait! En effet, nous devons constater qu'il n'y a pas si longtemps nos parents dans leur jeunesse et surtout nos grands-parents devaient travailler pour obtenir le moindre effet.

Un jour mon père me racontait que sa mère filait la laine, je lui ai demandé où elle achetait cette laine. Un peu surpris, il m'a dit qu'elle provenait des moutons qu'ils élevaient. Je savais qu'il avait grandi sur une ferme, mais pas qu'il y avait des moutons. En plus, j'ai appris ce jour-là que c'était mon père qui avait la tâche de tondre les moutons!

Les métiers anciens

Plusieurs métiers ont évolué, d'autres par contre sont tombés dans l'oubli. Dans les archives de la Société d'histoire, j'ai retracé un recensement de 1841 de la rue Saint-Georges à Saint-Jérôme où il y est fait mention de divers métiers.

1841

Tableau No. 1—Dénombrement des Vivants.

Noms		Sexe	Âge	Religion	Profession	Marité	Marité dans le pays	Marité hors du pays	Enfant	Enfant dans le pays	Enfant hors du pays
10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21
	Moranville, William	M	2	Q	atholique	Francisque					
20	Blairmont, Anna	F	28	"	"	Modeste					
	Maie	F	23	"	"	"					
	Maie	F	21	"	"	"					
	Bibanas	F	20	"	"	"					
19	21 Durmeaux, Marie	M	49	"	"	commerçant	M			1	1
	Charbelle	F	45	"	"	"	M				
	Buend, Sophie	F	19	"	"	"					
	Mélina	F	11	"	"	"					
20	22 Héton, Joseph	M	28	"	"	Orthodoxe	M			1	
	Emilie	F	25	"	"	"	M				
	Augustin	M	15	"	"	"	M				
	Augustine	F	12	"	"	"	M				
21	23 Brien, Charles	M	78	"	"	Tonnellier	M			1	1
	Marquise	F	83	"	"	"	M			1	1
22	24 Cédus, Étienne	M	53	"	"	Journalier	M			1	1
	Lucie	F	44	"	"	"	M			1	1
	Lucie	F	21	"	"	"					
	Baptiste	M	19	"	"	Journalier				1	1
	Emilie	F	9	"	"	Coiffeuse					
							10		11	10	11

13

2 8 9

P01,S03,SS01,D01, 1841, Fonds Rolland inc., SHRN

Parmi ces métiers toujours en usage ou plus ou moins disparus, il y en avait certains plus pittoresques que d'autres...

La modiste était une ouvrière en mode ou une marchande de mode. Ce métier était fort pratiqué par les femmes au début du 20^e siècle, grande période de la mode du chapeau. Il était alors beaucoup plus répandu qu'il ne l'est aujourd'hui. De nos jours, la modiste est une créatrice de chapeaux.

Le charron était un artisan spécialiste du bois et du métal. Il concevait, fabriquait, entretenait ou adaptait, réparait les véhicules avant la motorisation, parmi lesquels les voitures communes de transport ou de charge et les engins agricoles et artisanaux : chariot, charrette à brancards, corbillard, tombereau, wagons, charrue simple, brouette et particulièrement des roues. Un atelier de charronnerie était indispensable dans chaque village jusqu'à la fin de la civilisation de l'attelage.

Le tonnelier est un artisan qui avec une grande précision est chargé de confectionner et réparer des fûts en bois. Tout le savoir-faire du tonnelier est réuni dans cet objet pratique et nécessaire. Son coup de main et son coup d'œil feront la bonne barrique qui permettra le vieillissement du vin, de la bière ou de l'alcool. Le tonneau est connu en Europe depuis plus de 2 000 ans, inventé par les Gaulois; il servait à stocker des produits liquides (vin, bière, cidre, eau), mais également solides comme les grains, les salaisons et même les clous. Bien qu'aucune machine n'ait pu remplacer complètement l'homme dans la fabrication des barriques, il reste aujourd'hui une centaine d'entreprises de tonnellerie en France, ce qui représente environ 400 tonneliers et 500 000 tonneaux. Ces entreprises sont aujourd'hui florissantes, exportent dans le monde entier 80 % de leur fabrication, et certaines sont même cotées en Bourse, ce qui en fait un des métiers les plus dynamiques de l'industrie du bois.

Le journalier est un homme qui n'a pas de métier spécifique, louant sa force de travail à la journée. Ce terme était aussi employé en ville ou à la campagne pour des salariés qui étaient recrutés à la journée, pour de nombreux métiers non agricoles (bâtiment, industrie, artisanat...). Au Québec, le terme journalier désigne une personne qui est engagée et rémunérée à la journée, sans signification spécifiquement agricole. Ainsi, on peut retrouver des journaliers (ou manœuvre) dans des usines ou des entrepôts aussi bien que dans des champs.



Le postillon est un homme attaché au service de la poste et qui conduisait aussi des voyageurs. Son travail premier était de transporter des sacs de courrier de la gare au bureau de poste et dans les contrées rurales. Au Canada comme aux États-Unis, le conducteur est le seul à s'occuper de la voiture, des passagers et du courrier la plupart du temps dans des conditions difficiles de par la distance, l'état des chemins et les différentes saisons.

P062,S03,SS02,D12,P09 - P09 (R-6) Fonds Réjean Paquin, SHRN : Alexandre Raymond, le postillon du Cordon. En 1935, le bureau de poste n'existe plus. C'est alors que le postillon commençait à distribuer le courrier dans les rangs, jusqu'à la côte John et se rendre au lac Connelly. Vingt-huit milles de parcours par jour avec sa voiture à cheval. Il s'emmitoufflait l'hiver de son capot de chat et mettait sur le dos du cheval une couverture de laine. Il fut postillon pendant 25 ans. Surnommé Raymond La malle, ou Bébé Raymond et aussi Alexandre le bras coupé. Étant amputé du bras droit, son bras gauche lui a permis de tenir les guides du cheval pour accomplir sa tâche avec une volonté de fer et une détermination sans pareil. Il est décédé à 87 ans, le 22 septembre 1968.

Le cantonnier était un ouvrier préposé à l'entretien des routes ou des voies ferrées et de leurs abords. Du 17^e siècle au 18^e siècle, les routes étaient entretenues par la corvée, obligation faite aux paysans de consacrer plusieurs jours de travail à ces tâches. En France, Pierre Marie Jérôme Trésaguet a l'idée de mettre en place en 1764 des baux d'entretien de routes qui sont découpés en cantons. Les ouvriers sont alors appelés des cantonniers. Le travail du cantonnier consistait à bien soigner l'entretien des chaussées de son cantonnement de façon assidue, de manière que la chaussée soit sèche, unie, sans danger en temps de glace, ferme, et d'un aspect satisfaisant en toute saison. De nos jours, il est préposé à l'entretien des voies ferrées et aussi appelé « cantonnier », il a pour tâches d'installer, entretenir et réparer les rails de la voie ferrée en utilisant des machines et équipements spécialisés en entretien ferroviaire.



P062,S03,SS02,D02,P13 - P13 (B-13), Fonds Réjean Paquin, SHRN : Léopold Boisclair, cantonnier du Cordon et ses hommes de travail vers 1950. 1^{re} rangée : les frères Aubry, Omer Pilon et le jeune Laurin. 2^e rangée : Édouard Boisclair, Paul Durand, Léopold Boisclair et Jacques Desjardins.

Et même **le bourgeois**, eh oui, un homme recensé en 1841 a indiqué bourgeois comme profession. Un bourgeois désigne à la base une personne habitant d'un bourg. Ces personnes qui en général n'exercent pas directement un métier manuel disposaient de revenus relativement élevés et réguliers qui leur conféraient davantage de puissance et d'influence dans la société, les rapprochant des classes dirigeantes et du clergé et les éloignant de la paysannerie. Il n'y avait donc pas de bourgeoisie « hors les murs de la cité » au-delà desquels les habitants étaient des « manants » soumis aux juridictions et aux corvées seigneuriales. Aujourd'hui, on pourrait dire : financier, chef d'entreprise.

Pour clore ce bref tour d'horizon, nous avons également dans notre réserve, des outils anciens qui ont certes évolué dans le temps, tels que :



OE-59, SHRN. La vastringue est qui est un outil intermédiaire entre la plane² et le rabot³. Elle est destinée à travailler et finir les pièces courbes. Conçue pour façonner d'abord des manches de chariots et de charettes, des composantes de chaises et autres, elle est en quelque sorte une varlope⁴ spécialisée. La varlope ayant une semelle large et allongée ne peut pas exécuter certains travaux de façonnage et de lissage sur des composantes aux formes sinueuses. En raison de sa légèreté, elle peut enlever beaucoup de matériau en peu de temps et, bien ajustée, elle pourra aussi bien servir pour la finition.

¹ Ingénieur français réputé avoir appliqué la première approche scientifique dans la construction des routes vers 1760.

² Couteau à deux manches est un outil pour le travail du bois

³ Outil formé d'une lame de métal plus ou moins inclinée

⁴ Une varlope est un rabot qui possède une semelle allongée

Au 19^e siècle, les ébénistes la fabriquaient eux-mêmes en bois, la lame était située sous le corps, offrant un angle de coupe faible (20°). Le corps était en bois dur dans lequel on perçait deux trous; à la lame étaient soudés deux picots qui venaient s'insérer dans ces trous en dépassant légèrement. Après la révolution industrielle, les vastringues étaient fabriquées en métal sur le modèle des rabots (la lame traverse le corps et elle est fixée à l'aide d'une vis). Cet outil peut être tiré vers soi ou poussé en direction contraire avec autant de succès. La lame étant en première ligne, l'outil peut accomplir son travail très près de jonctions d'éléments de meubles, ce qu'une varlope ne peut pas faire parce que sa lame est située au tiers de la semelle.

Faucille OE-373, SHRN. La faucille est un outil de cultivateur utilisé pour moissonner les végétaux. C'est un instrument constitué d'une lame de fer courbe, emmanchée dans une poignée de bois. Elle se tient à une main et précède chronologiquement la faux. La faucille primitive apparaît au paléolithique supérieur [-20 000 à -10 000]. Avant les moissonneuses-batteuses et la faux, la faucille est l'instrument qui permettait de couper le blé. Les plus anciennes faucilles étaient dentelées. Elles étaient taillées dans du bois ou de l'os, et leurs dents étaient obtenues par insertion de morceaux de silex, pour former la partie tranchante.



Les cultivateurs se servaient également de charrues tirées par des chevaux pour les labours; notons ici que les tracteurs modernes avec musique et climatisation sont très éloignés de la méthode première.

P062,S03,SS02,D02,P11, Fonds Réjean Paquin, SHRN : Philippe Bélanger labourant le sol de la terre paternelle. À cet endroit sera construit le Centre d'achats Saint-Jérôme en 1950.

La récolte de la glace sur les rivières débute après le milieu du 18^e siècle. La glacière servant à la conservation des aliments est inconnue jusqu'à la fin du 19^e siècle, sauf des seigneurs, cabaretiers et aubergistes. Dès 1820, les « coupoirs à glace » ou longues scies sont mis au point aux États-Unis. Munis de fortes dents, ils permettent de scier la glace la plus épaisse et facilitent le développement de la récolte de la glace. La récolte de la glace périclité dans les années 1960, alors qu'apparaissent les premiers réfrigérateurs.

OE-397 pinces à glace, SHRN



À gauche, P062,S03,SS02,D07,P17 - P17 (G-17), Fonds Réjean Paquin, SHRN : Gaston Gohier, marchand de glace, en train de harponner les gros blocs de glace sur la rivière du Nord. Roland Durocher est son assistant. 1947

On sciait de gros blocs de glace sur les rivières gelées l'hiver que l'on hissait sur des traîneaux tirés par des chevaux, à l'aide de gaffes et de grosses pinces. La glace était entreposée dans une grande glacière aux murs étanches et très épais qui étaient remplis de bran de scie isolant du climat à l'extérieur. On plaçait également de la neige entre les blocs pour les empêcher de se souder les uns aux autres. La glace pouvait ainsi se conserver jusque vers le dernier mois de l'été.

Au printemps et à l'été, les blocs de glace étaient découpés et livrés aux gens du quartier et aux bouchers et laitiers des environs. Les premiers marchands de glace utilisaient les chevaux et peu à peu des camions. Le marchand livrait aussi les précieux blocs dans les foyers sous format d'environ 25 livres. Les gens les conservaient dans de petites glacières.



Le métier de marchand de glace disparaît vers le début des années 1960, alors que le réfrigérateur électrique remplacera progressivement l'armoire à glace dans les maisons québécoises.

Recherche
Lise Renaud
Secrétaire
courriel@shrn.org

P062,S03,SS02,D07,P13 - P13 (G-13), Fonds Réjean Paquin, SHRN : Bernard Gohier, marchand de glace, après avoir taillé les gros blocs de glace sur la rivière du Nord en 1947.

Sources

http://www.mmaq.qc.ca/pdf/fiches_forge.pdf
http://www.museevirtuel.ca/sgc-cms/histoires_de_chez_nous
<http://www.metiers-quebec.org/motorises/motorises1.html>
Wikipédia
Dictionnaire Larousse
<http://histoiresantiques.unblog.fr/2013/01/07/histoire-de-la-faucille/>
<http://www.lapresse.ca/le-droit/habitation/brico/201101/07/01-4358121-la-vastringue-nouvellement-mieux-concue.php>
Dictionnaire Bélisle de la Langue française au Canada, 1957

Le coin des membres



Le bulletin dans sa forme actuelle est un véhicule pour mettre en valeur les fonds d'archives détenus par la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord. Il existe également pour susciter le goût d'approfondir différents sujets puisque « Une histoire... à suivre! » n'est pas le fruit d'une recherche exhaustive quant aux différents sujets abordés.

Nous prenons soin d'indiquer les sources bibliographiques permettant au lecteur de suivre des pistes selon ses intérêts. À ce titre, les recherches de nos membres sont primordiales.

Nous vous livrons donc la suite du travail de monsieur Jean Fortin, membre de la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord, sur les propriétaires de l'Hôtel Aubry de Saint-Jérôme.

Les propriétaires de l'Hôtel Aubry de Joseph Aubry à Athanase Gravel

Après avoir précédemment retracé le vécu de ses arrière-grands-parents Joseph Aubry et Joséphine Villeneuve, Jean Fortin livre le résultat de ses recherches sur l'emplacement où ils ont tenu un établissement hôtelier et les propriétaires qui leur ont succédé.

Il fournit des références précises à des contrats notariés. Les informations relatives aux différents propriétaires résultent de la lecture d'actes de baptêmes, de mariages et de sépultures. L'auteur a également consulté les recensements canadiens pour cette période.

Le premier Plan officiel du Village de Saint-Jérôme

Le 28 avril 1874 est déposé le premier Plan officiel du Village de Saint-Jérôme. Ce village fait partie de la circonscription foncière de Terrebonne.¹ Son territoire est divisé en lots que l'on peut repérer par des numéros.

Pour la période antérieure à 1874, le repérage des terrains revêt une plus grande difficulté. On localise un terrain par rapport à une rue du village, souvent désignée par un terme générique par exemple, Grande-rue, rue Principale, rue Saint-Jérôme. Ce qui constitue certes un bon point de départ. Mais le tracé d'une rue peut être modifié, interrompu, en partie être repris, avec parfois une autre désignation l'identifiant.

Les actes notariés précisent la limite des terrains par des accidents naturels ou les noms des propriétaires des terrains limitrophes. Les propriétaires changent. Les précisions que les notaires apportent quant aux dimensions des terrains varient. Ces variations résultent-elles d'amputations ou d'ajouts de parties de terrains. S'agit-il tout simplement de terrains différents?

¹ Ce plan sera adopté par le Département provincial des Terres de la Couronne le 14 septembre 1877.

Dans le contexte de l'accroissement de la population à Saint-Jérôme, n'oublions pas les problèmes d'identifications des parties contractantes liés à l'homonymie conjugquée des patronymes et des prénoms. Il y a eu plus d'un « Joseph Aubry » propriétaire d'un lot dans la ville de Saint-Jérôme! Les données inscrites dans certains contrats ne contiennent pas les d'informations qui me permettraient de relier ces personnes à mon arrière-grand-père, Joseph Aubry.

À partir du 28 avril 1874, l'attribution d'un numéro à chaque lot permet de distinguer plus facilement les lots les uns des autres. C'est par le numéro que le Livre de renvoi officiel permet d'accéder à la description d'un lot et à l'identification de son propriétaire.¹ La mention de numéros de lots apparaît dans le contenu des minutes notariales et désormais, on s'y référera.

Le lot 256

Sur le premier Plan officiel du Village de Saint-Jérôme, on peut localiser, de part et d'autre de la rue Saint-Jérôme, perpendiculairement à la rue Julie, les lots numérotés 256 et 257. Le résultat de mes diverses recherches me permet de croire que c'est sur le lot numéroté 256 qu'était construit le bâtiment où mes arrière-grands-parents Joseph Aubry et Joséphine Villeneuve tenaient un établissement hôtelier.

Voici la description du lot numéro 256 tel qu'il était en 1874 :

*« Borné au nord par la rue Julie, au sud par le no 253, à l'Est par la rue St-Jérôme et à l'Ouest par les lots nos 254 et 255; contenant cinquante sept pieds et six pouces de front sur cent douze pieds de profondeur, formant en superficie six mille quatre cent quarante pieds (6440 pieds) ».*²

Joseph Octave Villeneuve

En 1874, Joseph Octave Villeneuve est le propriétaire du lot 256. Dans les contrats où son nom est mentionné, il est indiqué qu'il est marchand et épicier du village de Saint-Jean-Baptiste, lequel est situé sur l'Île-de-Montréal. Des affaires prospères, peut-être un héritage opportun, lui fourniront les moyens d'investir. Il profitera du développement immobilier dans la région montréalaise à la fin du 19^e siècle, notamment dans celui du district de Terrebonne, pour amasser une fortune considérable.

Né le 4 mars 1836 à Sainte-Anne-des-Plaines, comté de Terrebonne, Joseph Octave Villeneuve est le seul et unique maire qu'aura connu le village de Saint-Jean-Baptiste. Après l'annexion de ce village à la ville de Montréal, il est élu conseiller représentant le quartier Saint-Jean-Baptiste au conseil municipal de Montréal de 1886 à 1894. Il devient maire de Montréal de 1894 à 1896. On l'élit député à l'Assemblée législative de la province de Québec pour le comté d'Hochelaga de 1888 à 1890. Il est nommé sénateur de la division de Salaberry le 2 janvier 1896.³

Joseph Octave Villeneuve décédera le 27 juin 1901 et sera inhumé le 1^{er} juillet au cimetière Notre-Dame-des-Neiges à Montréal. Il avait épousé Suzan Ann Walker qui décédera le 16 décembre 1918 et sera inhumée dans la même concession du ci-devant cimetière.

¹ Plan originaire et livre de renvoi. Circonscription foncière de Terrebonne. Cadastre « Village de Saint-Jérôme ».

² Ibid. Il y a eu subdivision de ce plan le 12 janvier 1965. De nos jours, ces rues Julie et St-Jérôme correspondent aux rues Parent et de Villemure.

³ Recherches : Diane St-Julien, 2010. Document repéré par Google.

Joseph Octave Villeneuve était un cousin germain de Joséphine Villeneuve, l'épouse de Joseph Aubry.

L'Hôtel Aubry

Le Plan originaire et livre de renvoi pour le Cadastre du « Village de Saint-Jérôme » ne décrit pas les bâtiments construits sur les lots dont il trace le contour. D'autres sources tendent à confirmer que le lot 256 était bien l'emplacement de l'Hôtel Aubry. Entre 1874 et 1884, je n'ai pas trouvé de contrat d'achat ou de vente de ce lot par Joseph Aubry. Mais ma conviction que sur ce lot se trouvait bel et bien l'Hôtel Aubry repose sur un certain nombre de faits qui s'additionnent.

Le 24 février 1877, Joseph Aubry, époux de Joséphine Villeneuve, exerce bien des activités d'hôtelier dans le village de Saint-Jérôme. On en trouve la confirmation dans l'acte de baptême de son fils Louis Éloi Charlemagne¹. On peut raisonnablement croire que Joseph Aubry était hôtelier à Saint-Jérôme dès l'inauguration de la voie ferrée reliant la ville de Montréal à celle de Saint-Jérôme, le lundi 9 octobre 1876.

Entre novembre 1878² et janvier 1882³, on peut lire dans le journal *Le Nord* les communiqués que Joseph Aubry fait paraître pour publiciser les services qu'offre l'Hôtel Aubry, près du dépôt de chemin de fer Q.M.O. & O. La compagnie de chemin de fer Québec, Montréal, Ottawa & Occidental sera achetée par le Canadien Pacifique au cours de l'année 1882.

La consultation des rôles d'évaluation du village de Saint-Jérôme pour les années 1879 et 1881 fait découvrir un Joseph Aubry, hôtelier, inscrit comme propriétaire du lot 256⁴.

N'était-il que le tenancier de l'Hôtel Aubry sans être le propriétaire de l'emplacement et du bâtiment où il exerçait cette activité? Y a-t-il eu conclusions d'ententes non enregistrées relatives à des échanges de terrains ou toute autre entente à l'amiable du même ordre entre Joseph Octave Villeneuve et Joseph Aubry?

Sans que Joseph Octave Villeneuve soit demeuré officiellement le propriétaire en titre du lot 256 et de ses dépendances, on peut soupçonner qu'après avoir vendu ce lot à Joseph Aubry, il en est à tout le moins demeuré le créancier.

Se pourrait-il qu'au moment de s'établir au village de La Conception, Joseph Aubry n'ait que rétrocédé le lot 256 à Joseph Octave Villeneuve? Celui ou celle qui détiendrait les contrats ou les informations pertinentes sur cette période du vécu de Joseph Aubry apporterait l'éclairage souhaité à ces interrogations.

Le 28 août 1884, Joseph Octave Villeneuve vend à François Xavier Richer, hôtelier de la ville de Saint-Jérôme, un emplacement situé en la ville de Saint-Jérôme « *nommé Hôtel Aubry* », lequel

¹ Registre de la paroisse de Saint-Jérôme, Terrebonne, 1877, f. 12r, b. 29.

² *Le Nord*, Saint-Jérôme, 21 novembre 1878, p. 1.

³ *Le Nord*, Saint-Jérôme, 12 janvier 1882, p.5.

⁴ Archives de la Ville de Saint-Jérôme, Rôles d'évaluation 1879, 1881.

est identifié comme étant « *le lot numéro 256* » dans le livre de renvois officiels fait pour le village, aujourd'hui ville de Saint-Jérôme¹.

Le 18 septembre, le nouveau propriétaire fait paraître en page 7 du journal *Le Nord* un communiqué dans lequel il annonce qu'il « *vient d'acheter le magnifique hôtel de Monsieur Aubry* ».

Joseph Aubry achète le lot 257

Le 14 septembre 1879, Joseph Aubry achète un autre terrain, la partie du lot 257 qui n'appartient pas au Dépôt de chemin de fer de Saint-Jérôme². Acquiert-il ce terrain dans le but de poursuivre le développement de son activité hôtelière déjà en cours sur le lot 256, lequel se trouve de l'autre côté de la rue qui sépare les deux lots? Entrevoit-il un accroissement prochain de la valeur du lot 257 et donc une opportunité de le revendre avec un profit alléchant?

En 1884, le lot acheté en 1879 est l'objet de transactions de Joseph Aubry avec Honoré Giguère³, cultivateur, et William Gauthier⁴, bourgeois, tous deux de Saint-Jérôme. Le 7 octobre 1885, Joseph Aubry vend le lot 257 à Joseph Octave Villeneuve⁵. Le nom de Joséphine Villeneuve, épouse de Joseph Aubry, apparaît dans le libellé de la transaction. Le couple habite alors le village de La Conception, comté de Labelle. Pour la signature du contrat, ils se sont fait représenter par André Lapierre, boulanger et écuyer de la ville de Saint-Jérôme⁶.

François-Xavier Richer

Le premier hôtelier ayant succédé à Joseph Aubry devait lui être connu puisqu'il venait de la paroisse où mon arrière-grand-père a vécu durant sa jeunesse. Fils de Jean-Baptiste et de Marguerite Messayer dit Laplaine, François Xavier Richer est baptisé le 7 février 1837 dans la paroisse de Sainte-Scholastique, partie de l'actuelle ville de Mirabel.

C'est dans la même paroisse que le 25 octobre 1858, il épouse Mathilde, fille de Michel Goyer et de Catherine Richer. L'épouse y est également née le 17 décembre 1840. Une dizaine d'enfants seront issus de cette union.

Cultivateur, François Xavier demeure avec sa famille à Sainte-Scholastique jusqu'à la fin de l'été 1884.

1 Minutier Hervieux, J.A., 18 janvier 1884, no 6 056, Index des immeubles, Province de Québec, c. f. Terrebonne (Village de Saint-Jérôme) no 28—325 RA

Minutier Prévost, M., 23 octobre 1884, no 14 991, Index des immeubles, Province de Québec, c. f. Terrebonne (Village de Saint-Jérôme), no 29-015 RA

2 Minutier Prévost, M., 23 octobre 1884, no 14 990, Index des immeubles, Province de Québec, c. f. Terrebonne (Village de Saint-Jérôme), no 29-014 RA

3 Minutier Prévost, M., 7 octobre 1885, no 15 409, Index des immeubles, Province de Québec, c. f. Terrebonne (Village de Saint-Jérôme), no 47-860 RA

(Minutier Petit, P. F. E., 31 octobre 1901, Index des immeubles, Province de Québec, c. f. Terrebonne (Village de Saint-Jérôme), no 47-860 RA

4 Ibid. Le nom de Joséphine Villeneuve est également mentionné dans le contrat de vente.

5 Je n'ai pas trouvé la trace du décès de Mathilde Goyer.

6 Archives de la Ville de Saint-Jérôme. Rôle d'évaluation de 1894.

Le 28 avril 1894, il rétrocède l'Hôtel Aubry et ses dépendances à Joseph Octave Villeneuve, maintenant maire de Montréal. Son expérience d'hôtelier aura duré une dizaine d'années.

En 1901, François-Xavier Richer est journalier et demeure dans le quartier Sainte-Marie de la cité de Montréal avec son épouse Mathilde et ses fils Adélarde et Oscar. Il décède dans la paroisse de Saint -Vincent le 13 septembre 1904¹.

Joseph Campeau

Après le 28 avril 1894, les contrats notariés ne font plus allusion à l'« Hôtel Aubry ». Le bâtiment sera désormais connu sous le nom des différents propriétaires qui l'auront acquis.

« *F. X. Richer, hôtelier* », est inscrit à titre d'« *occupant* » au rôle d'évaluation de la Ville de Saint-Jérôme pour l'année 1894². L'ancien et maintenant nouveau propriétaire de l'emplacement, Joseph Octave Villeneuve, lui a-t-il demandé de faire fonctionner le commerce dans l'attente de la conclusion d'une future vente du lot 256 et des bâtiments qui s'y trouvent?

Le 18 mai 1895, Joseph Octave Villeneuve vend à Joseph Campeau, hôtelier de Saint-Jérôme, le lot que vient de lui rétrocéder François-Xavier Richer :

« *[La vente est faite en considération] du prix ou somme de deux mille dollars courant, sur laquelle somme le vendeur reconnaît avoir ce jour reçu de l'acquéreur celle de mille dollars courants, dont quittance pour autant. Quant à la balance, l'acquéreur la paiera au vendeur ou ordre comme suit. Par paiements consécutifs égaux et annuels de deux cents dollars chacun dont le premier deviendra dû le premier mai prochain (1896) et ensuite à [la] même date chaque année subséquente jusqu'à paiement intégral avec intérêt de six par cent* ». ³

Né le 14 novembre 1825 dans la paroisse de Ste-Scholastique, Joseph Campeau, fils d'Ignace et de Marie Louise Bricault dit Lamarche, épouse le 12 septembre 1865 dans la même paroisse Delphine, fille d'Isaac Desrosiers dit Laniel et d'Olive Taillefer.

Joseph Campeau demeurera hôtelier pendant 3½ ans. Il décédera dans la paroisse de Saint-Jérôme le 14 mars 1913. Delphine Desrosiers sera inhumée dans le cimetière de ladite paroisse en 1921.

Pierre Israël Crevier

Fils d'Israël, cultivateur, et de Philomène Jauron dit Latulippe, Pierre Israël Crevier naît en 1857 ou 1858⁴. Il épouse Elmina Talon dans la paroisse de Saint-Jacques-le-Mineur de Montréal le 23 novembre 1887.

Le père de l'époux déclare ne savoir signer. Quant au père de l'épouse, il signe avec les époux et le prêtre. Qualifié de rentier dans le registre de la paroisse, il était antérieurement marchand.

¹ Je n'ai pas trouvé la trace du décès de Mathilde Goyer.

² Archives de la Ville de Saint-Jérôme. Rôle d'évaluation de 1894.

³ Minutier Petit, P. F. Ernest, 18 mai 1895, no 1 677, Index des immeubles, Province de Québec, c. f. Terrebonne (Village de Saint-Jérôme), no 38-970 RA

⁴ La concordance entre les renseignements recueillis dans les recensements canadiens et ceux recueillis dans les enregistrements de mariage et d'inhumation de Pierre Israël Crevier m'a permis de repérer dans la paroisse de Saint-Laurent à ville Saint-Laurent le baptême d'un « François Israël, né ce jour [le 25 juillet 1857] du légitime mariage de Thomas Israël Crevier, cultivateur de cette paroisse, et de Philomène Jauron-Latulippe ».

Fille de Jean-Baptiste Talon dit Lespérance et d'Émilie Collerette dit Bourquineau, Elmina naît le 7 septembre 1867 et est baptisée le lendemain, 8 septembre, dans la paroisse de Saint-Vincent-de-Paul, comté de Laval. Au registre de la paroisse, on lui attribue les prénoms de « Marie Mélina ». Les prénoms de l'épouse sont formulés de diverses façons selon les documents qui en font mention.

Pierre-Israël Crevier apparaît comme hôtelier et propriétaire du lot 256 au rôle d'évaluation de la Ville de Saint-Jérôme pour l'année 1898. Mais la consultation des contrats reliés à cet emplacement fait apparaître une réalité plus nuancée.

Selon le contrat signé le 18 janvier 1898 devant M^e L. E. Germain, notaire résidant et pratiquant dans la paroisse de Saint-Vincent-de-Paul du district de Montréal, l'acquéreuse de l'emplacement et des bâtiments qui s'y trouvent, c'est Elmina Talon dit Lespérance. Dans le libellé du contrat, il est spécifié qu'elle est l'épouse contractuellement séparée de biens de Pierre Israël Crevier, hôtelier résidant dans la paroisse de Saint-Vincent-de-Paul, Île-Jésus¹.

Le coût d'achat de l'hôtel et de ses dépendances est de 3,500.00 \$. L'acquéreuse a déboursé 200.00 \$. Elle s'oblige à payer au vendeur 2000.00 \$ échelonnés selon diverses modalités.

Joseph Campeau doit toujours à Joseph Octave Villeneuve une balance de 1,300.00 \$. La nouvelle propriétaire s'engage à rembourser cette somme plus les intérêts convenus entre le créancier, Joseph Octave Villeneuve, et le précédent propriétaire.

L'acquisition est progressivement financée par Émilie Collerette, veuve non remariée de Jean-Baptiste Talon, qui fait un premier paiement de 200.00 \$ et avance 200.00 \$ à l'acquéreuse, sa fille Elmina Talon. Le 21 avril, la créance restante que détient encore Joseph Octave Villeneuve sur le lot 256 est transportée à madame Émilie Collerette².

Au recensement de 1901, Pierre Israël Crevier a déménagé dans la paroisse de Saint-Vincent-de-Paul de l'Île-Jésus. Il est maintenant commis voyageur. Il serait décédé en 1933. On l'inhumera dans le cimetière de la paroisse de Saint-Laurent à ville Saint-Laurent.

À son décès, Pierre Israël Crevier est veuf depuis près de 20 ans. La cérémonie d'inhumation du corps d'Elmina Talon dit Lespérance à la basilique Notre-Dame de Montréal remonte au 8 mars 1914.

Ovide Perrault

Le 28 janvier 1901, Ovide Perreault, meunier de la paroisse de Saint-Esprit, comté de Montcalm, devient hôtelier à Saint-Jérôme. Elmina Talon lui a vendu l'établissement hôtelier qu'elle avait acquis de Joseph Campeau³.

Ovide Perrault et son épouse ont 6 enfants : Candide (17 ans), Wilfrid (15 ans), Damase (14 ans), Oscar (12 ans), Ubald (9 ans) et Eugénie (6 ans). Une Adélina Thibault, âgée de 21 ans, réside avec cette famille. C'est sous le prénom de Nathalie qu'on trouve la mention de l'épouse au recensement tenu au printemps de la même année. Il s'agit en fait d'Eulalie Lavallée.

¹ Minutier Germain, L. E., 18 janvier 1898, no 634, Index des immeubles, Province de Québec, c. f. Terrebonne (Village de Saint-Jérôme), no 42-112 RA

² Minutier Bélanger, L., 21 avril 1898, no 10 005. — Ds : Index des immeubles, Province de Québec, c. f. Terrebonne (Village de Saint-Jérôme), no 42-113 RA

³ Minutier Petit, P. F. Ernest, 28 janvier 1901. no 3 447, Index des immeubles, Province de Québec, c. f. Terrebonne (Village de Saint-Jérôme), no 45-431 RA

Fils de Salomon et de Monique Courtemanche, né le 8 mai 1860, Ovide Perreault avait épousé Eulalie, née le 16 mars 1863, fille d'Anselme Lavallée et de Léa Augé. Les pères des époux étaient cultivateurs. C'est dans la paroisse de Saint-Lin, comté de L'Assomption, que l'union du couple Perreault-Lavallée était consacrée le 9 avril 1883.

Ovide Perrault demeurera hôtelier à Saint-Jérôme pendant 6 ans. Il serait décédé en 1930.

Eugène Ladouceur

Eugène Ladouceur acquiert l'hôtel d'Ovide Perrault le 15 avril 1907¹. Selon Mgr Paul Labelle, historien de Saint-Jérôme, Eugène Ladouceur serait originaire de Sainte-Scholastique². En fait, il est né dans la paroisse Saint-André du comté d'Argenteuil le 24 mars 1863 et a été baptisé le 28 mars.

Fils majeur d'Odilon Ladouceur, menuisier, et de Mathilde Lalande, Eugène épouse Marie Philomène, fille mineure de Moïse Monette et d'Adéline Lamarche, dans la paroisse Saint-Polycarpe, comté de Soulanges, le 2 juin 1885.

C'est la paroisse où résident les beaux-parents du futur époux. Comme son beau-père, Eugène Ladouceur est carrossier, mais il réside à Saint-Télesphore. Quant à son épouse, elle est née le 6 novembre 1864.

En 1891, on retrouve la famille Ladouceur-Monette dans le district d'Argenteuil, sous-district de Carillon. Marie Philomène est âgée de 26 ans. Leurs filles Adrienne, Hectorine et Eugénie sont respectivement âgées de 6 ans, 5 ans et 10 mois.

Au recensement de 1911, il est confirmé qu'Eugène Ladouceur, hôtelier, habite dans la ville Saint-Jérôme, plus précisément au 26, rue Sainte-Julie, avec son épouse Marie Philomène. Y résident aussi ses filles Adrienne, Hectorine, Graziella et Cécile, respectivement âgées de 24, 23, 13 et 4 ans, de même que leur fils Lorenzo, âgé de 15 ans.

Âgé de 78 ans, Odilon Ladouceur, père d'Eugène, habite le même bâtiment. On y constate également la présence de deux autres personnes : Sévère Jobier (57 ans) et de Donat Bégust (22 ans).

Eugène Ladouceur vend son hôtel au début de l'année 1913. Il serait décédé en 1941.

Athanase Gravel

Le 22 avril 1872, Athanase Gravel naît de l'union de Pierre et de Mathilde Archambaut dans la paroisse Sainte-Rose-de-Lima de l'Île-Jésus (ville de Laval). Il est cultivateur de la même paroisse au moment de ses épousailles avec Emma Pagé, lesquelles ont lieu dans la paroisse Notre-Dame-Grâce à Montréal le 22 novembre 1892.

Fille de Joseph Pagé, voiturier, et d'Émilie Desmarchais, Marie Emma Joséphine est née dans cette paroisse le 6 mars 1872 et y a été baptisée le lendemain, 7 mars.

En 1901, Athanase Gravel réside sur l'île de Montréal dans le quartier Saint-Louis du district de Maisonneuve avec son épouse Emma et son fils Aimé. Joseph Aimé Honoré Gravel est né le 21 septembre 1893 dans la paroisse de Sainte-Rose-de-Lima de l'Île-Jésus.

¹ Minutier Petit, P. F. Ernest, 15 avril 1907, no 6 456, Index des immeubles, Province de Québec, c. f. Terrebonne (Village de Saint-Jérôme), no 53-585 RA

² Paul LABELLE, L'Hôtel Gravel, *Société d'histoire de la Rivière-du-Nord*, Fonds Mgr Paul Labelle, S02,SS03, D07,P012

En 1911, la famille demeure au 1194, avenue Van Horne. Athanase est ouvrier et il a gagné 1 200.00 \$ durant l'année 1910. Le 28 février 1913, il acquiert le lot 256 pour un coût de 13,000.00 \$¹.

Exposé en chapelle ardente!

Le 29 septembre 1915, par un testament passé devant M^e J. Albéric Sigouin, notaire résidant et pratiquant en la Ville de Saint-Jérôme, Athanase Gravel lègue tout ce qu'il possède à son épouse Emma Pagé « *mais sans pouvoir en disposer en faveur d'autre que [son] fils Joseph Aimé Gravel* »².

Il décède le lendemain, 30 septembre. On expose sa dépouille dans un des salons de son hôtel. Un accident transforme l'exposition du cadavre en son incinération. Mgr Paul Labelle livre ses souvenirs :

« *[Je] me souviens de ce jour de l'année 1915 où l'on a dit : "Monsieur Gravel est mort et le feu l'a surpris pendant qu'il était exposé 'en chapelle ardente' dans son hôtel. Chapelle ardente, c'est-à-dire exposition du cadavre dans un des salons de l'hôtel, avec tout le traditionnel décor d'alors : tentures noires tout le long des murs, cierges jaunes qui se crochissaient tout en se consumant, inscriptions funéraires telles que Requiescat in pace* »³.

Ce sont ces cierges crochissant qui deviennent la cause de l'incendie qui rase l'Hôtel Gravel. Le bâtiment en flammes fait office de four crématoire pour feu son propriétaire. La cérémonie funéraire a lieu le 2 octobre dans la paroisse de Saint-Jérôme⁴.

Veuve d'Athanase Gravel

Conformément aux volontés testamentaires d'Athanase Gravel, son défunt époux, Emma Pagé fait donation entre vifs et irrévocable à leur fils Joseph Aimé, commis de Saint-Jérôme, du lot 256 et de ses dépendances, moins la partie du terrain antérieurement cédée à la Corporation de la Ville de Saint-Jérôme. La comparution a lieu à Saint-Jérôme le 21 avril 1916 devant le notaire J. Victor Léonard.⁵

Le 6 novembre, Aimé Gravel vend le lot 256 à Alvarez Vaillancourt, agent d'immeubles⁶, lequel le revend le 2 décembre à Wilfrid Fillion, manufacturier de la ville de Saint-Jérôme⁷.

Aujourd'hui, l'Édifice Parent

Athanase Gravel est le dernier propriétaire de ce qui fut l'Hôtel Aubry. Ni l'hôtel de monsieur Gravel ni aucun autre bâtiment affecté à des fins de services hôteliers ne sera reconstruit sur le terrain du lot 256.

¹ Minutier Bélanger, Léandre, 20 février 1913, no 8 910, Index des immeubles, Province de Québec, c. f. Terrebonne (Village de Saint-Jérôme), no 62-305 RA

² Minutier Sigouin, J. Aldéric, 29 septembre 1915, no 1 818, Index des immeubles, Province de Québec, c. f. Terrebonne (Village de Saint-Jérôme), no 67-005 RA

³ Paul LABELLE, Société d'histoire de la Rivière-du-Nord, Fonds Mgr Paul Labelle, P012, S02, SS03, D07

⁴ Registre de la paroisse de Saint-Jérôme, Saint-Jérôme, Terrebonne, 1915, f. 226

⁵ Minutier Léonard, J. Victor, 21 avril 1916, no 1 897, Index des immeubles, Province de Québec, c. f. Terrebonne (Village de Saint-Jérôme), no 67-950 RA

⁶ Minutier Léonard, J. Victor, 19 octobre 1916, no 2 053, Province de Québec, c. f. Terrebonne (Village de Saint-Jérôme), no 68-755 RA

⁷ Minutier Petit, P. F. Ernest, 2 décembre 1916, no 10 325, Index des immeubles, Province de Québec, c. f. Terrebonne (Village de Saint-Jérôme), no 68-913 RA

À Saint-Jérôme, l'actuel Édifice Parent serait construit sur le site de l'ancien lot 256, l'emplacement où se trouvait l'Hôtel Aubry. L'édifice contemporain est borné par un mur mitoyen avec un autre bâtiment. Le quadrilatère est complété par des entrées sur les rues Parent (numéros civiques 250, 236 et 232), de Villemure (numéro 308) et Du Marché.

Ce sont les portes d'entrée de cet édifice à bureaux. Par le 420, rue Du Marché, on entre dans les locaux du Carrefour Jeunesse-Emploi-Rivière-du-Nord. Nous nous trouvons aux abords du quartier historique de la ville de Saint-Jérôme.

Sortiq

Conférence

L'histoire des salles de cinéma dans les Basses-Laurentides

Dimanche 12 avril 2015 à 13 h 30

Salle Antony-Lessard

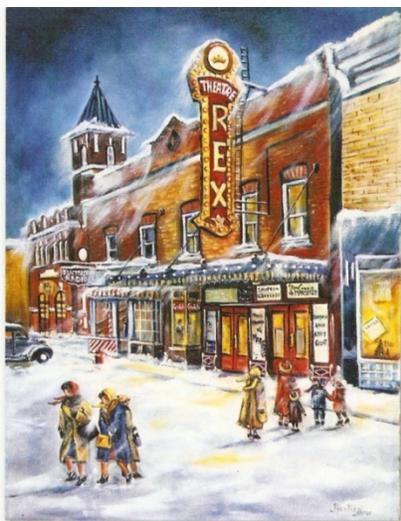
Maison de la culture Claude-Henri Grignon

101, place du Curé Labelle, Saint-Jérôme

Laissez-passer gratuits disponibles dans les trois bibliothèques dès le 28 mars

Lieux de rassemblement social par excellence, les deux conférenciers nous feront revivre leur glorieuse histoire ainsi que celles de leurs propriétaires. Leur enthousiasme nous fera sûrement entrevoir l'évolution technologique des salles de cinéma et leur entrée dans l'ère numérique.

Pierre Rolland, natif de Saint-Jérôme, a travaillé dans la plupart des salles de cinéma des Basses-Laurentides, comme directeur, technicien et projectionniste. Il a aussi agi comme représentant de la Columbia dans notre secteur. Il est un témoin vivant de l'histoire de nos salles de cinéma depuis les années » 1950.



Pierre Pageau a été professeur de cinéma au Cégep d'Ahuntsic. En 2008, il a publié « Les salles de cinéma au Québec, 1896-2008 », aux Éditions GID. Il a contribué à la publication de plusieurs ouvrages sur l'histoire du cinéma en plus d'avoir coécrit une chronologie du cinéma au Québec en 2006.

Théâtre Rex, œuvre réalisée par Pierrette Latour, de l'Association des artistes en arts visuels de Saint-Jérôme, lors du 175^e anniversaire de Saint-Jérôme.

Neige

Du 18 février 2015 au 3 janvier 2016

Musée Pointe-à-Callière

350, place Royale, Vieux-Montréal

Neige est une nouvelle exposition temporaire surprenante et vivifiante dont la thématique est la neige, et qui aborde autant les occasions que les défis qu'elle provoque, beau temps mauvais temps! Faisant partie intégrante de notre environnement et témoin de notre nordicité, la neige influence notre façon d'être pendant de nombreux mois chaque année.

L'exposition propose ainsi une formidable incursion au cœur de notre nordicité! Dans un décor et un univers sonore rappelant la neige, les visiteurs pourront découvrir tout le chemin parcouru pour s'adapter à la réalité hivernale, pour vivre au quotidien avec la neige qui tombe, s'accumule et nous enveloppe et, bien évidemment, nous permet mille et un plaisirs. De magnifiques objets d'hier et d'aujourd'hui sont en vedette comme des habits pour l'hiver, des bottes en peau de phoque et de caribou, des raquettes, des vêtements chauds et imperméables, des combinaisons de ski très techno, des lunettes en ivoire de morse portées par des Inuits, des jambières dont se munissaient les Amérindiens, et des ceintures fléchées qu'arboraient les premiers colons.

Livres



À chacun son métier

Hélène-Andrée Bizier

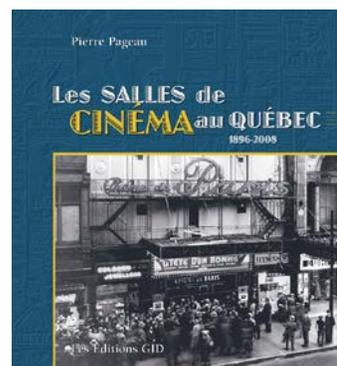
À chacun son métier est le quatrième livre de cette série consacrée à l'histoire du Québec en photos. S'appuyant sur la richesse d'archives privées et publiques, cet ouvrage fait revivre un éventail de métiers qui, d'acteur à typographe, sont présentés par ordre alphabétique. Grâce au travail des photographes amateurs ou professionnels qui les ont immortalisés pendant plus d'un siècle et demi, on voit dans quel contexte travaillaient les ouvriers du bâtiment ou ceux des ponts et chaussées, le brigadier scolaire, la chiffonnière, le buandier, l'infirmière ou le tailleur de pierres, et combien d'autres encore. Dans le regard de la coiffeuse ou du forgeron posant en plein labeur s'allume souvent une lueur de fierté. Au contact de ces travailleurs, on ressent le poids du jour, la fatigue des grands travaux ainsi que, de page en page, l'indéfinissable satisfaction du devoir accompli. À chacun son métier : un autre ouvrage essentiel à qui veut voir et comprendre le Québec d'hier et d'aujourd'hui.

Éditions Fides, novembre 2010

Les salles de cinéma au Québec, 1896-2008

Pageau, Pierre

La salle de cinéma à écran unique est un phénomène historique précis, qui existait principalement avant l'arrivée de la télévision. À ce moment, il y avait des salles de cinéma dans la plupart des villes et des villages du Québec. Par ce livre, nous voulons rendre compte de cette effervescence sans négliger d'autres périodes et d'autres aspects reliés à l'histoire entourant les salles de cinéma.



Notre travail de recherche repose sur la conviction que la popularité ou l'attrait du cinéma remonte au temps des premiers spectateurs, attirés par des projectionnistes ambulants qui présentaient leurs images sur des toiles blanches souvent minables, jusqu'aux spectateurs d'aujourd'hui disposant d'un cinéma maison très sophistiqué. Cet attrait de l'écran, qui peut être considéré un peu comme celui du voyeur, existe donc depuis la période du pré-cinéma, alors que l'on regardait un film à travers le petit viseur du kinétoscope d'Edison, jusqu'au petit écran du téléphone cellulaire du post-cinéma.

Mais l'expérience de voir un film en salle demeure unique, car elle se fait dans des lieux précis avec des caractéristiques spécifiques. C'est ce que nous tentons de décrire dans cet ouvrage, et ce, pour l'ensemble des régions du Québec.

Éditions GID, 2009

Saviez-vous que . . .

Les bruiteurs du temps des pianistes...

La salle de vues. Ce n'était pas la Place des arts, mais c'était convenable! Des chaises, une toile blanche, et une scène où parfois chanteurs et chanteuses se faisaient valoir...

Et sur la toile passaient des images... sans paroles. Sans bruit. Du cinéma muet! Mais les pianistes savaient souligner les mouvements des acteurs... Ils avaient des pièces musicales pour les films... de tendresse et d'autres pour les films... de cowboys, comme ils avaient des accords pour scander le trot des chevaux ou la bataille...

Qui étaient ces habiles « bruiteurs » du temps de pianistes? Le premier ce fut Almanzor Parent. Omer Guy l'a remplacé. Un jour Omer Guy quitta pour Toronto et c'est la jeune Jeanne Drouin - 13 ans - qui le remplaça. Elle était talentueuse, et elle savait donner de la vie à des images inanimées... Son père l'engagea jusqu'en 1912.

Extrait des chroniques de Mgr Paul Labelle
À l'écoute de la petite histoire, P079 Fonds Drouin

Dossiers

Services-conseils en gestion documentaire

La Société d'histoire de la Rivière-du-Nord (SHRN) a pour mission de conserver, protéger et mettre en valeur le patrimoine archivistique. Et de fait, nous sommes le deuxième centre d'archives à être reconnu et agréé par Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) dans les Laurentides. Avec le centre d'archives de Mont-Laurier, nous pouvons ainsi desservir la vaste région des Laurentides.

Cette reconnaissance a souligné la compétence de la SHRN comme partenaire privilégié avec lequel BAnQ s'associe pour assurer l'acquisition, la conservation et la diffusion du patrimoine archivistique privé ainsi que le traitement de fonds d'archives. En préservant les archives privées et en permettant à la population d'y avoir accès, nous contribuons à l'enrichissement de la mémoire collective de notre région.

Par conséquent, nous offrons nos services-conseils en gestion documentaire et en traitement de fonds d'archives. Grâce à l'expertise développée par la SHRN au cours des années, nous avons même ajouté à nos activités le volet formation (droit d'auteur, transfert de documents sonores, etc.) et information dont les clients bénéficient sans avoir à investir temps et argent pour chercher d'autres ressources.

Que ce soit pour des archives privées, commerciales ou patrimoniales, vous êtes invités à recourir à nos services pour le traitement de vos archives, vous pouvez nous joindre par courriel courriel@shrn.org ou par téléphone au Centre d'archives Rivière-du-Nord au 450-436-1512 poste 3339 afin de connaître nos tarifs en la matière.

Line Renaud
Secrétaire

Chronique

Collectionneur de cartes postales anciennes et auteur des livres « Les Laurentides, La belle randonnée » et « Saint-Hyacinthe, au fil des expériences », ainsi que de « Saint-Jérôme, un air fier et hardi », en collaboration avec madame Suzanne Marcotte, monsieur Jean-Pierre Bourbeau est également membre du conseil d'administration de la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord.



Histoire des cartes postales – 8^e chronique

L'œuvre éducative des Sœurs de Sainte-Anne à Saint-Jérôme

En 1824, quelques pionniers étaient établis au lieu-dit La Chapelle, à quelques kilomètres au sud de la ville actuelle de Saint-Jérôme. Un curé venait irrégulièrement de Sainte-Anne-des-Plaines pour célébrer la messe dans une chapelle de bois.

Le nombre de colons augmentant, Saint-Jérôme devient officiellement une paroisse en 1834, date d'ouverture des registres paroissiaux. Les habitants occupent des lots tout au long de la rivière du Nord. Peu à peu, d'autres colons s'établissent plus au nord, le long de la rivière. Au site actuel de Saint-Jérôme, le courant de la rivière était plus fort et permettait davantage la construction de moulins à moudre le blé et à carder. Ultérieurement, l'avantage du lieu permettra aussi l'établissement de moulins à scie et à papier.

Devant l'augmentation du nombre d'habitants, en 1835 le seigneur Eustache-Nicolas-Lambert Dumont concède à la fabrique de la paroisse de Saint-Jérôme un terrain de huit arpents pour y bâtir entre 1837 et 1839 une église digne de ce nom. Ce terrain était situé géographiquement là où se trouvent aujourd'hui le parc Labelle et la cathédrale. La petite église de pierre et son presbytère furent érigés en bordure de la rue Labelle, occupant la partie sud-ouest du parc actuel. Le cimetière était derrière, la rue Saint-Georges et la cathédrale n'existant pas encore. On peut voir sur la carte postale ci-dessous la petite église affectueusement nommée « l'église du curé Labelle », puisqu'il y officia de 1868 jusqu'à sa mort en 1891.

L'état de l'instruction des enfants de la nouvelle paroisse entre 1834 et 1850 est imprécis. Dans une lettre de 1838, le curé Blyth mentionne l'existence d'une seule école de garçons.

En 1842, le curé Lavoie signale la présence de quelques petites écoles. En 1846, on mentionne formellement la présence de six écoles dans Saint-Jérôme. De façon générale, la plupart des auteurs situent en 1850 la construction d'une école en pierre. Sa situation reste incertaine. Des enseignants laïques y apprennent aux enfants les rudiments de la lecture et de l'écriture, ainsi que l'arithmétique.

En 1855, on érige une école pour les garçons sur l'actuelle rue Parent, là où se situe aujourd'hui le marché. Mais ce dont ont rêvé tous les curés de l'époque c'était d'établir un couvent tenu par une communauté de religieuses.

En 1864, le Curé Groulx réussit à attirer des religieuses de la communauté des Sœurs de Sainte-Anne pour y instruire les filles, autant externes que pensionnaires.

Fondée par Esther Blondin en 1850, cette communauté enseignante assurera les destinées du couvent ainsi que celle de l'école normale ultérieurement pendant presque cent ans.

Sur la photo ci-contre: on voit à gauche de l'église un petit bout de l'école. Il n'existe pas de carte postale de ce premier couvent, mais la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord possède une fort belle photographie du bâtiment.

À la mi-septembre de 1864, cinq religieuses, avec sœur Marie-Agnès comme supérieure, accueillent leurs premières élèves. Soixante-deux pensionnaires et quatre-vingts externes bénéficient déjà de l'enseignement des sœurs. Le 22 septembre, on bénit la cloche du couvent. Un peu inconfortable au début, le bâtiment ne tarde pas à être amélioré, les sœurs étant aidées en cela par la généreuse contribution financière des familles en vue de Saint-Jérôme. Rappelons, pour la petite histoire, que la fabrique de la paroisse avait cédé aux religieuses la propriété du bâtiment et du terrain sur lequel il était construit. L'éducation donnée par les religieuses était respectée dans toute la région, de sorte qu'en 1883 il y avait cent vingt pensionnaires et deux cent vingt-cinq externes. Victimes de leur succès ainsi que de l'accroissement rapide de la population de Saint-Jérôme, la communauté décide alors d'octroyer à monsieur Joseph Matte un contrat pour la construction d'une annexe et d'une chapelle. Le 21 février 1884, on bénit le bâtiment rénové et agrandi, ainsi que la nouvelle cloche. La bénédiction des cloches était une occasion de faire une collecte d'argent pour les œuvres de la paroisse ou du couvent. Des parrains et marraines étaient choisis parmi les citoyens en vue de la paroisse pour ce baptême au cours duquel on donnait un nom aux cloches.

À la fin du XIX^e siècle, devant l'accroissement constant de la population et l'étroitesse de son église, la Fabrique décide de construire un nouveau temple derrière celui qui existait. On procède alors, par une corvée, à la translation des sépultures sur le site actuel du cimetière. La rue Saint-Georges est percée au travers du terrain et l'actuelle cathédrale est érigée en bordure de la rue. Le couvent aussi accusait une grande vétusté.

Le 2 mai 1902, la fabrique souscrit une somme de 10 000 \$ pour aider les religieuses à se reloger dans un tout nouveau couvent sur un grand terrain, rue Virginie (du Palais). Remarquez l'étendue de forêt vierge derrière le Couvent. Il occupait alors l'emplacement du Cégep d'aujourd'hui.



Photographe : éditeur inconnu,
Librairie Prévost, Saint-Jérôme, c. 1910.



Photographe : inconnu, éditeur : Novelty
Manufacturing and Art, Montréal, c. 1929.

En 1903 le Conseil de ville vote une exemption de taxes pour le Couvent et vers septembre 1905, les trois cents élèves débutent leurs cours dans un magnifique édifice tout neuf.

La carte postale suivante nous fait voir une des classes dans laquelle les étudiantes suivaient leurs cours avec toute l'attention requise.



Photographe-éd. : Louis-Adolphe Morissette, Montréal, c. 1904.

Quelques mots sur ce photographe, aussi imprimeur et aquarelliste. À cette époque, 1904, Morissette occupait le premier étage d'un édifice sis au 22, rue Notre-Dame Est, à Montréal (aujourd'hui le 26). Les combles abritaient l'Arche, un regroupement de jeunes artistes québécois fondé par Albert Vézina en 1904. Poètes, musiciens, comédiens, journalistes et romanciers s'y rencontraient à l'occasion de débats et de discussions qu'on soupçonne joyeux et animés.



Photographe-éd. : Louis-Adolphe Morissette, Montréal, c. 1904.

Entre Morissette et l'Arche, Albert Ferland, un célèbre illustrateur et poète, ainsi que Edmond-Joseph Massicotte, résidaient aux étages supérieurs. Pour des raisons qui nous sont inconnues, Morissette a fait une série de cartes postales illustrant l'extérieur du Couvent et plusieurs vues de l'intérieur : salle de classe, salle de musique, parloir, réfectoire, etc.

À notre connaissance, le jeune photographe n'a pas fait d'autres cartes postales dans les Laurentides. Les archives des Sœurs de Sainte-Anne, à Lachine, nous apprendraient peut-être pourquoi il avait été choisi pour exécuter cette série de photographies. La carte postale suivante nous montre le réfectoire des élèves : pas question d'apporter son lunch à cette époque. Les religieuses préparaient pour tout ce petit monde une nourriture propre à soutenir les efforts intellectuels de leurs étudiantes.

En 1910, le gouvernement québécois décide de mettre sur pied des écoles normales afin de former les futurs maîtres d'école. Pour donner suite aux nombreuses représentations des citoyens et du clergé du Nord, le gouvernement permet en 1914 que les Sœurs de Sainte-Anne fondent la première école normale des Laurentides. La guerre vient cependant interrompre le processus de mise sur pied. Ce ne sera qu'en septembre 1923 que les religieuses peuvent enfin ouvrir dans leur couvent l'école normale tant attendue. Le professeur Antony Lessard s'occupe de l'enseignement pédagogique dès les débuts de l'institution.

Les normaliennes ont une vie distincte à l'intérieur de l'édifice de la rue Virginie. Mais rapidement se font sentir des besoins en espace pour loger les pensionnaires et les élèves du Couvent ainsi que ces futures institutrices. En 1929, les Sœurs décident alors de construire sur la rue Fournier un nouveau pensionnat contigu au pensionnat de 1903.



On peut encore voir cet édifice appartenant au Cégep de Saint-Jérôme (carte postale ci-contre).

Photographe-éd. : Ludger Charpentier, Montréal, c. 1930.

Dans les années 1920, les Sœurs occupaient la direction des quatre écoles de Saint-Jérôme : l'école Labelle, l'école Saint-Joseph, l'école Saint-Jean-Baptiste et l'école Saint-Louis. Selon l'abbé Élie Auclair, au milieu des années 1930, les religieuses s'occupaient de l'instruction de plus de 1300 élèves. À la fin des années 1960, la réforme entraînée par la Révolution tranquille les a amenées à retourner à Montréal. On peut vraiment dire qu'elles ont rempli avec ferveur et constance le rôle que leur confiait Esther Blondin en fondant la communauté des Soeurs de Sainte-Anne!

Cartophilement vôtre!

Jean-Pierre Bourbeau
Société d'histoire de la Rivière-du-Nord

Références :

Auclair, abbé Élie-J., Saint-Jérôme de Terrebonne, Imprimerie J.-H.-A. Labelle, Saint-Jérôme, 1934.
Cornez, Germaine, Une ville grandit, l'Écho du Nord, éditeur, Saint-Jérôme, 1977.
Mgr Labelle, Paul, Une ville s'épanouit, l'Écho du Nord, éditeur, Saint-Jérôme. 1985.

En dernière heure...

Fermeture du journal L'Écho du Nord

Après 80 ans d'existence dans le paysage journalistique de la région, le journal l'Écho du Nord a fermé ses portes après sa dernière parution du 24 février 2015.

La Société d'histoire se félicite d'avoir acquis à l'automne 2014 les fonds d'archives de l'Écho du Nord et le Mirabel. En effet, une équipe de cinq bénévoles a procédé à la préparation et au déménagement de 110 boîtes [photos, planches contacts, microfilms] ainsi que des journaux reliés de l'Écho du Nord et le Mirabel de 1945 à 2012, le 14 novembre 2014.

En direct du Conseil d'administration

Assemblée générale annuelle 2014

L'assemblée générale annuelle a eu lieu dans le cadre des Journées de la culture 2014 et a été suivie de l'activité « Des archives à voix haute » qui retraçait l'histoire du parc Labelle et du Drame de la Passion. Une modification aux règlements de la Société d'histoire a été votée concernant l'ajout du poste, sans droit de vote, de directeur général et archiviste au sein du conseil d'administration afin de permettre un suivi des dossiers administratifs du Centre d'archives privées agréé et du fonctionnement des activités de la Société selon les décisions du Conseil.

Nous tenons à remercier tous les membres présents qui ont pu prendre connaissance du travail accompli par les administrateurs en poste pour l'exercice 2013-2014. Nos activités ont totalisé 2 203 heures de bénévolat, durant ce dernier exercice, en comptant les activités courantes d'administration, de diffusion et les projets spéciaux : services spécialisés, encadrement de stagiaires, traitement et inventaire des acquisitions, gestion du site Internet, bulletins d'information, conférences, catalogage, indexation et classement au centre de documentation, projet « Identification de personnages, d'un lieu et d'un événement historique de Saint-Jérôme », formation, etc.



Les membres du conseil d'administration 2014 /2015

- | | |
|--|---|
| 1. Suzanne Marcotte
Présidente, porte-parole officielle | 6. Geneviève Monet
Administratrice, responsable informatique |
| 2. Marc Loiselle
Vice-président, porte-parole substitut, activités de financement | 7. Murielle Provencher
Administratrice |
| 3. Monique Dupont
Trésorière et responsable bénévoles | 8. Danielle Benoît
Administratrice |
| 4. Line Renaud
Secrétaire, responsable bulletin, communication site Internet | 9. Renée Arsenault
Administratrice |
| 5. Jean-Pierre Bourbeau
Administrateur, responsable communications | 10. Linda Rivest
Directrice générale et archiviste |

Devenir membre

Pour devenir membre de la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord, remplissez le formulaire ci-dessous et faites nous parvenir votre chèque à :

Notre adresse : Société d'histoire de la Rivière-du-Nord
101, place du Curé-Labelle, bureau 203
Saint-Jérôme (Québec) J7Z 1X6

Les champs marqués d'un astérisque (*) sont requis.

Nom*	<input type="text"/>	Courriel*	<input type="text"/>
Téléphone*	<input type="text"/>	Cellulaire	<input type="text"/>
Adresse*	<input type="text"/>	Ville*	<input type="text"/>
Code postal*	<input type="text"/>		

Type d'abonnement*

Individuel	1 an	25 \$	<input type="checkbox"/>
Individuel : (tarif 2 ans)	2 ans	40 \$	<input type="checkbox"/>
Individuel : (tarif 5 ans)	5 ans	90 \$	<input type="checkbox"/>
Étudiant (carte d'étudiant)	1 an	15 \$	<input type="checkbox"/>
Personne à faible revenu	1 an	15 \$	<input type="checkbox"/>
Aînés (65 ans et plus)	1 an	20 \$	<input type="checkbox"/>
Entreprises, institutions	1 an	60 \$	<input type="checkbox"/>
Don (émission d'un reçu pour 20 \$ et plus)			<input type="checkbox"/>

Sur réception de votre paiement nous vous enverrons votre carte de membre pour l'exercice en cours.

PARTENAIRES

La Société d'histoire remercie les personnes et organismes qui nous appuient en s'impliquant dans nos divers projets.

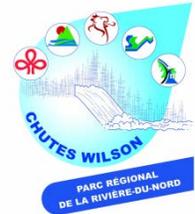


Caisse de
Saint-Jérôme



Caisse de
Saint-Antoine-des-Laurentides

Société
Maison Prévost



Pierre Karl Péladeau
Député de Saint-Jérôme

**Maison funéraire
Trudel**

**Culture,
Communications et
Condition féminine**



VILLE DE
SAINT-JÉRÔME